

# Synthèse - Examen Blanc 3

Durée 4 heures

## Sujet d'annales - Mulhouse

A partir de l'article de David Le BRETON « Atout risque », paru dans le journal Libération du 9 novembre 2000 :

1 – dégager les aspects essentiels de l'article de façon synthétique et concise (250 mots).

2 – « Ni la sécurité ni le risque ne sont pour l'homme des modes d'épanouissement et de création de soi ». Que pensez-vous de cette affirmation ? Commentez cette phrase à partir d'un ou deux exemples.

A travers cette épreuve, seront évaluées vos capacités à :

- comprendre, analyser, synthétiser un texte
- raisonner et exprimer votre pensée en l'argumentant
- vous exprimer par écrit, avec clarté et précision
- conduire une réflexion, personnelle et problématisée, à partir du texte.

**Privé des limites culturelles que la société ne lui donne plus, l'individu se cherche dans des expériences physiques extrêmes.**

ATOUT RISQUE

Pourquoi nos sociétés accordent-elles une telle importance à des compétitions comme celles du Vendée Globe, pourquoi ce goût de mettre sa vie en danger sous le regard de millions de spectateurs ou parfois, simplement pour soi, dans la pratique d'une activité qui passionne ? Le risque est inhérent à la condition de l'homme, il est la rançon heureuse de la liberté. L'existence est fragile, toujours sous la menace de la maladie, de l'accident ou des événements de la vie quotidienne. L'homme est voué à une part d'incertitude : chaque jour qui s'avance porte l'indécision d'un contenu qui se dévoile au fil du temps avec son lot inégal de faits inattendus et de surprises. Les chemins sont en apparence tout tracés, mais l'imprévisible l'emporte parfois sur le probable. La condition de l'homme n'est jamais donnée une fois pour toutes, elle impose un débat permanent avec les choses, avec les autres, avec les circonstances. Ainsi, tout choix professionnel ou amoureux, par exemple, est un pari sur l'avenir, il engage sur une voie propice ou périlleuse. Mais c'est justement parce que rien n'est jamais assuré que le goût de vivre accompagne la relation de l'homme au monde. La ferveur de vivre est la conséquence heureuse de la fragilité de la condition humaine.

La sécurité étouffe la mise en jeu créative de soi, la découverte d'une existence toujours en partie dérobée et qui ne prend conscience de soi que dans l'échange parfois inattendu avec le monde. La projection tranquille dans la longue durée avec l'assurance que rien jamais ne changera, que toute surprise est exclue, suscite l'ennui, l'indifférence. Dans l'épreuve, c'est-à-dire la rupture provisoire du familier, grandit une puissance de révélation personnelle. L'individu découvre en lui des ressources dont il ignorait la présence. À l'inverse, l'établissement dans le précaire provoque la douleur, l'anxiété ; il est rarement une condition heureuse, investie avec passion par les acteurs.

Ni la sécurité ni le risque ne sont pour l'homme des modes d'épanouissement et de création de soi. En fait, le goût de vivre est une mesure en l'homme de ces mouvements contradictoires de confiance éprouvée devant le monde et de capacité de mise en question, de prise de risque. Parce que nous avons la

possibilité de la perdre, l'existence est digne de valeur. En d'autres termes, la prise de risque, l'exposition délibérée de soi dans des circonstances difficiles est une manière d'intensifier le sentiment d'exister.

Par ailleurs, nos sociétés d'individus imposent à chacun de faire la démonstration de la légitimité de son existence dans un monde de compétition et d'efficacité qui fait peu de cas de la flânerie et du bonheur tranquille d'exister. Les passions individuelles, qui donnent aujourd'hui aux activités à risque cet étonnant relief social, naissent de ce contexte où il importe de se prouver à soi-même la valeur de son existence. Producteur de sa propre identité, l'individu est soumis aussi à l'approbation des autres pour se rassurer sur sa valeur propre. La légitimité personnelle se gagne dans une société où il ne suffit plus de naître ou de grandir pour acquérir une pleine citoyenneté. Il faut conquérir sa place dans le tissu social. À défaut de limites culturelles que la société ne lui donne plus, l'individu recherche des limites physiques. Dans la frontalité de sa relation au monde, la mise en jeu de toutes ses ressources physiques dans un âpre corps à corps avec le monde, l'individu cherche les repères dont il a besoin pour étayer son identité personnelle.

« Aller au bout de soi-même », « trouver ses limites », « dépasser ses limites », « se prouver à soi-même qu'on peut le faire », « se donner un défi », etc. Tels sont les propos, devenus clichés, que tiennent ces acteurs. Quand les cadres donnés par le système de sens et de valeur qui alimente les relations sociales perdent leur légitimité, on doit s'attendre à voir se multiplier les explorations de « l'extrême ». Pousser ses ressources jusqu'à l'épuisement, aller au bout de ses forces et de son courage, rencontrer enfin une butée après avoir dépensé son énergie sans compter, et là, trouver enfin ses marques, ne serait-ce qu'un moment, se sentir exister. Impératif de se situer, de se reconnaître, la demande diffuse adressée à la « nature extrême » de délivrer pour soi une légitimité d'exister qu'elle seule paraît en mesure de pourvoir, face à une société perçue comme contestable, injuste, hypocrite, etc. Nécessité intérieure de faire ses preuves, de se justifier d'exister quand la société ne satisfait plus tout à fait à l'orientation anthropologique de ses membres. Le paradoxe de l'extrême consiste à rassembler une identité morcelée. Il convient d'éprouver son existence et non plus de se contenter seulement de vivre.

Pour jouir d'un enracinement plus sensible à sa vie personnelle et « retrouver ses sensations », le jeu avec le risque est une voie royale. L'engagement dans ces activités est souvent posé comme une compensation au calme excessif de la société civile, perçue comme aseptisée, fade. Les prises de risques délibérées, mûries, nouées en loisirs ralliant les suffrages, sont revendiquées par les acteurs comme étant une manière de retrouver le sel de la vie dans une société trop sécurisante. Au terme de l'épreuve, l'individu trouve ce complément de sens qui dote, ne serait-ce que pour un instant, son existence d'une unité et d'une plénitude.

La fatigue est oubliée car, en touchant le terme de sa résistance physique, il accède symboliquement à un repère. En touchant le monde, il retrouve le contact symbolique avec son environnement, il se rassure sur les « limites » dont il a besoin pour exister. Il renoue avec son inscription à part entière (vécue comme telle) au sein d'une existence enfin légitime à ses yeux.

David Le Breton  
Sociologue